

Origine des crises (suite)

AVANT KEYNES ET AU-DELA : GERMAN BERNACER, ÉCONOMISTE ESPAGNOL*

Henri Savall

Germán Bernácer naquit à Alicante (Espagne) en 1883. Après ses études à l'École Supérieure de Commerce, il obtint la première place au concours d'agrégation de physique industrielle. Co-fondateur d'un cercle culturel à Alicante, qui eut quelque renommée nationale du fait, notamment, de la présence de ses amis, l'écrivain Gabriel Miró et le compositeur Oscar Esplá, Bernácer s'intéressa très tôt à l'économie qu'il devait aborder seul, avec ses livres et ses réflexions. Remarqué par le grand sociologue espagnol José Ortega y Gasset, dans les derniers jours de la monarchie d'Alphonse XIII, Bernácer fonda et dirigea le service des études de la Banque d'Espagne, dès l'avènement de la II^e République espagnole en 1931. À Madrid, Bernácer devait mener parallèlement son enseignement de la physique à l'École des Hautes Etudes Commerciales et la direction des études à la Banque d'Espagne jusqu'à sa retraite en 1955. Il mourut à San Juan de Alicante en 1965.

Un « keynésien » avant Keynes ?

Dès son premier ouvrage publié en 1916, « Société et bonheur - Essai de mécanique sociale », Bernácer présenta la première analyse économique d'un style que l'on devait, plus tard, qualifier de keynésien, à une époque où Keynes lui-même n'était encore qu'un fidèle disciple de l'École de Cambridge. C'est dans un article de 1922 : « La théorie des disponibilités comme interprétation des crises et du problème social (1) », que Bernácer posa les fondements précis de sa théorie macroéconomique et insista longuement sur l'analyse temporelle. Conscient de l'importance scientifique de sa contribution, l'auteur envoya son article à quelques

(1) Cf. « *Revista nacional de economía* », Madrid, Barcelona, novembre-décembre 1922.

* Henri Savall cf. *Mondes en développement*, revue publiée sous la direction de François Perroux, 1974, Éditions Techniques et Économiques, Paris.

150 économistes de réputation mondiale. Parmi eux, Robertson fut le premier à reconnaître spontanément l'importance de la théorie de Bernácer ⁽²⁾, poussant le scrupule jusqu'à affirmer qu'il avait dû être « subconsciemment impressionné » par la méthode d'analyse de périodes successives employée par Bernácer en 1922 et celle que Robertson rendit célèbre dans son ouvrage paru quatre ans plus tard : « Banking policy and the price level ».

Bernácer publia de nombreux articles dans les revues espagnoles puis, après 1940 surtout, dans diverses revues étrangères, en Allemagne, en Italie, en Suisse, en France. Il entretint à la même époque des relations suivies avec de nombreux économistes étrangers : François Perroux, Jacques Rueff, Henri Guitton, André Piatier, Louis Baudin, A. Predöhl, J. Ackermann, D. H. Robertson, E. Schneider, F. Machlup, H. C. Wallich, G. Haberler, G. Demaria...

Ainsi Bernácer fut-il connu de ses contemporains mais seulement d'un cercle de spécialistes qui l'appréciaient beaucoup comme en témoigne sa correspondance privée.

Cependant, l'œuvre de Bernácer fut victime d'un double concours de circonstances. Dans la première partie de son œuvre, avant 1930, la langue dans laquelle il s'exprime constitue un obstacle sérieux pour la diffusion de sa pensée. Il en était si conscient qu'il fit joindre un résumé en français, à l'envoi de son article en espagnol sur les disponibilités à ses collègues étrangers.

Dans la deuxième partie de son œuvre, celle où il apparaît comme un théoricien plus complet, plus clairvoyant que Keynes, il fut victime de l'idéologie dominante dans la science économique : le keynésianisme, dont l'opportunité ⁽³⁾ historique s'inscrit dans des événements économiques, politiques et sociaux qui précèdent, accompagnent et suivent la deuxième guerre mondiale. S'il est vrai que Bernácer annonce la théorie keynésienne dès 1916, il n'en demeure pas moins que, dès 1922, il la dépasse pour aboutir à une véritable théorie générale que nous avons choisi de dénommer : une théorie générale de l'emploi, de la rente et de la thésaurisation.

Nous sommes en quelque sorte tenus de situer l'apport bernacérien par rapport à la contribution keynésienne car tout chercheur aime à se reconnaître par rapport à un système de références bien établies. Pourtant, Bernácer, dès la parution de la Théorie générale de Keynes, dont il critiqua les lacunes, bien avant la plupart de ses contemporains de par le monde, eut le soin de montrer ce en quoi le nouveau dogmatisme proposé par les keynésiens plus que par Keynes lui-même, avait de dangereux pour l'accomplissement de l'objectif ultime sur lequel les deux auteurs sont d'accord : le plein-emploi et le développement de la demande.

(2) D. H. ROBERTSON « A spanish contribution to the Theory of Fluctuations », in revue *Economica*, février 1940, p. 50.

(3) Cf. D. VILLEY et C. NÈME, *Petite histoire des grandes doctrines économiques*, nouvelle édition revue et complétée. Ed. M. T. Génin, Paris, 1973, p. 297 et suivantes.

Les options doctrinales

Les options doctrinales de Bernácer sont parfaitement définies, elles offrent l'exemple d'un mélange, semble-t-il harmonieux, de tendances d'*origine* contradictoire mais pourtant cohérentes. Au plan normatif, Bernácer est un libéral en ce sens qu'il situe au niveau de l'individu le fondement ultime de la responsabilité, de la conscience, de la connaissance, du perfectionnement, de la transcendance du fait matériel. Cependant, au plan descriptif, son analyse, loin d'emprunter les paramètres individuels de la psychologie abusivement annexée par les marginalistes, voire par les keynésiens eux-mêmes, se fonde essentiellement sur des données sociologiques.

Parmi les auteurs non-marxistes du premier quart de ce siècle, Bernácer est sans doute celui qui accorde la plus grande place au fait social dans l'analyse économique. Au plan normatif, la place du social est également importante, puisque dans la réforme qu'il préconise et que nous avons qualifiée de Nouveau Régime Economique (4), la structure de la production et de la répartition est collective : le pivot en est la micro-unité de production autogérée, au sein d'une organisation macro-économique décentralisée, sauf pour ce qui concerne l'autorité monétaire.

Quel est donc ce libéral qui préconise dans sa réforme la suppression de la rente, sinon au moyen des la collectivisation de la nue-propriété des biens productifs de rente (terres, immeubles, titres, biens susceptibles de spéculation en général), du moins au moyen de l'inaliénabilité à titre onéreux de ces biens ? C'est pour répondre à cette question que nous inscrivons la pensée économique de Bernácer dans un certain courant d'humanisme chrétien, à la fois libéral, par respect de l'individu, et *profondément* réformateur par la prise de conscience du double statut de l'homme : entité individuelle jouissant d'une certaine autonomie, et sujet au sein d'une société en mouvement.

La contribution méthodologique

Les options méthodologiques de Bernácer sont essentiellement novatrices. A une époque, 1905-1930, où l'économique voit le triomphe de l'analyse psychologue, où la confusion semble totale entre les différents niveaux de l'analyse (micro-macro), à une époque où le souci de l'économiste est d'analyser l'équilibre et l'optimum, dans une vision statique que Keynes — 20 ans après — n'arrive pas à surmonter malgré les intuitions qu'il eut sur la nécessité d'intégrer le temps, Bernácer construit *toute son analyse, toujours* au niveau macroéconomique (il est vrai que Quesnay et Marx l'avaient précédé) et dans une perspective dynamique où le temps n'est pas un vain concept fumeux et mal intégré, mais où il joue un rôle central et *déterminant* (5).

(4) H. SAVALL, *Germán Bernácer, économiste espagnol (1883-1965). Une théorie générale de l'emploi, de la rente et de la thésaurisation*. Thèse, Paris II, septembre 1973, 602 p.

(5) Cf. notamment le modèle économétrique de la valeur de la monnaie chez Bernácer in *La teoría funcional del dinero*, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 1945, épuisé ; 2^e édition en 1956, et in *Una economía libre sin crisis y sin paro*. Ed. Aguilar, Madrid, 1955.

Toute son œuvre porte la marque des outils méthodologiques qu'il a choisis : macroéconomie, fonctionnalité des concepts de base (valeur, travail, capital, monnaie...), temps, structure, histoire et sociologie, positivisme et emploi expérimental et mesuré des mathématiques ; ce qui fera dire à Jacques Rueff que son approche est économétrique, bien que Bernácer affirme, par ailleurs, que toute vérité importante peut être exprimée en langage accessible à toute intelligence, l'emploi de la mathématique n'étant qu'un moment de l'analyse ou un procédé d'exposition.

Une théorie générale de l'emploi, de la rente et de la thésaurisation

Précurseur de Keynes, Bernácer met au-dessus de tout autre objectif-contrainte le haut niveau d'emploi, en introduisant une condition d'ordre éthique : tout être humain ne vit que grâce au travail fourni par la collectivité, c'est-à-dire la somme de travaux individuels. Ce travail est appliqué à des dotations naturelles corporelles (terre, ressources naturelles en général) et incorporelles (aptitudes humaines naturelles) pour fournir des produits. La seule activité qui légitime l'appropriation du produit est donc le travail humain sous toutes ses formes : travail manuel, travail administratif, de direction, de gestion, de coordination... Bref, toute forme de travail individuel nécessaire et utile à l'accomplissement de l'objet social par excellence : la production de biens en vue de satisfaire les besoins. La division du travail implique la solidarité et donc la suppression de tout revenu individuel sans travail (présent ou passé).

L'organisation politique et sociale doit, en corollaire, permettre à chacun d'assumer son rôle de producteur dans la société, sans aucune restriction. Le chômage constitue, en quelque sorte, l'entropie du système, entropie qu'il faut surmonter, car le chômage n'est pas inéluctable.

Selon Bernácer, l'économie monétaire est une forme historique supérieure du développement social. Cependant, il constate que l'on n'a pas mis en place les institutions propices au bon fonctionnement d'une économie monétaire ; au contraire, cette organisation s'est viciée, du fait que la rente foncière a engendré de nouvelles formes de rente à travers l'appropriation individuelle de certains biens (la terre, notamment mais pas exclusivement) et, d'autre part, de l'existence d'un marché de biens productifs de rente. Ce dernier a donné naissance à un certain phénomène, un revenu sans travail : l'intérêt du capital.

Tel est le fléau qui grippe tout l'appareil économique : le taux d'intérêt. Bernácer en fournit une théorie originale, que Robertson soulignait dans son article en la rapprochant de celle de Keynes, mais qu'il n'a pas réellement comprise. La théorie de Bernácer est une des plus synthétiques (6) qui soient : elle présente des aspects positiviste, physioocratique, monétaire, réel, sociologique et fonctionnel. Elle exclut, en revanche, un

(6) Et mérite une place privilégiée, à côté de la « synthèse dynamique de l'intérêt » du professeur François PERROUX. Cf. F. PERROUX « la généralisation de la théorie de l'intérêt de Keynes » in revue *Banque*, 1950 et P. LLAU *La détermination des taux d'intérêt*. Ed. Cujas, Paris, 1961.

élément qui a soulevé de nombreuses controverses : la préférence de temps. Pour Bernácer, l'intérêt n'est pas le prix du temps. Sa conclusion est logique et cohérente : l'intérêt n'est *ultimement* que l'appropriation d'un revenu sans travail. Il faut le supprimer pour cette raison mais aussi parce que l'intérêt est une structure fondamentalement *déséquilibrante* du système, ce qui oblige à choisir entre le plein-emploi et la stabilité monétaire alors que, selon Bernácer, ces deux objectifs sont non seulement liés mais véritablement indissociables dans une approche à la fois cybernéticienne et humaniste de l'organisation économique et sociale.

Nous disons que Bernácer a une approche cybernéticienne car le physicien qu'il est demeuré jusqu'à la fin de ses jours semble inculquer à l'économiste le souci de veiller à ce que le processus dynamique de l'activité économique demeure en équilibre, ce qui impose certaines contraintes. L'une de celle-ci est le contrôle de l'émission monétaire, non dans une optique que nous qualifierions aujourd'hui de monétariste, car Bernácer est farouchement antiquantitativiste, ayant formulé avant Nogaro et Aftalion la théorie-revenu de la monnaie. Cependant, sans vouloir brider l'émission, il veut l'adapter dans une optique de financement compensatoire de l'économie, grâce à un appareil statistique perfectionné et à des ajustements hebdomadaires de l'offre de monnaie. Ceci illustre une autre qualité fondamentale de l'auteur : son approche par la comptabilité nationale qui se dessine dès ses premiers écrits, près d'un quart de siècle avant les travaux des spécialistes de cette discipline.

Telle est donc la supériorité de Bernácer sur Keynes. Celui-là a non seulement précédé celui-ci de vingt ans, mais il l'a dépassé, avant même que la Théorie générale ne fût publiée en 1936 ! Bernácer, en effet, dans son approche dialectique des phénomènes, c'est-à-dire dans une optique à la fois dynamique et causale mettant en lumière l'interaction des phénomènes, voit très bien que la stabilité monétaire est une condition de maintien, à terme, du haut niveau d'emploi et que la conjonction de ces deux situations, ajoutée au génie perfectionniste de l'homme aboutit tout naturellement à la croissance puis au développement économique et social. S'il était besoin de montrer, par un exemple choisi parmi de nombreux autres aspects, l'actualité de la pensée de Bernácer, voilà qui est fait, semble-t-il.